

PAUL VERCHÈRES

# La tache de sang



BeQ

**Paul Verchères**

Les aventures extraordinaires de  
Guy Verchères # HS-044

## **La tache de sang**

L'Arsène Lupin canadien-français

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 572 : version 1.0

# **La tache de sang**

Collection *Guy Verchères*  
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

## Prologue

Il faisait nuit noire dans le grand parc.

Nuit noire paisible et déserte. On était à la fin de l'automne, et bientôt ce serait la neige.

Si des gens avaient déjà fréquenté assidûment ce parc, ils n'y venaient plus. Le froid, le vent glacial de la nuit de novembre les avaient chassés.

Vers dix heures, alors que la lune encore couchée n'éclairait pas les allées, ne jetait pas l'ombre des bosquets sur les pelouses, une femme marcha lentement, les mains aux poches de son paletot de tranchée.

Une femme assez jeune, si on en jugeait par l'allure et la démarche.

Elle déambula le long d'une allée, scrutant la nuit, cherchant quelqu'un. Puis, quand elle ne vit rien, elle avisa un banc et s'y laissa tomber.

De sa poche elle tira un étui à cigarettes, en tira de quoi fumer, et une petite flamme bleue surgit dans le soir, éclairant le visage agréable d'une jeune fille.

La flamme mourut, et ne subsista que le feu rouge de la cigarette.

Elle attendait quelqu'un, c'était visible, car elle regardait souvent vers le haut du parc, comme si elle espérait y voir surgir une forme familière.

Tout à coup, du bosquet derrière le banc surgirent deux bras, et une forme sombre. Il y eut une exclamation étouffée, un bruit de lutte, puis... plus rien... Un petit ricanement fendit la nuit.

L'ombre se releva et regarda le cadavre de la jeune fille qui gisait sur le banc. Alors l'assassin plaça le cadavre dans la position de quelqu'un d'assis, la même position qu'occupait la jeune fille avant le drame...

L'ombre disparut de nouveau dans le fourré.

Pendant quelques instants on entendit le craquement des branches et le bruit des pas

étouffés qui s'éloignaient...

Puis tout retomba dans le silence...

Sur le banc, le cadavre, assis dans une position remarquablement naturelle ressemblait fort à cette même jeune fille, qui quelques minutes auparavant, était assise là... mais vivante...

Puis, du haut du parc déboucha une autre forme sombre.

Une silhouette qui se découpa un moment contre le ciel clair...

Puis l'homme, car c'était un homme, descendit à grands pas la côte à pente légère...

Il venait en sifflotant, heureux, content, ardent à cause de son rendez-vous.

Il était grand, et son pas avait toute l'élasticité de la jeunesse...

Il aperçut l'ombre de la jeune fille sur le banc, et il pressa soudain le pas pour la rejoindre.

Son bonsoir fut sonore...

Il se laissa tomber à côté d'elle, et l'enlaça immédiatement dans ses bras lui cherchant les

lèvres pour un baiser...

Mais tout à coup il recula comme s'il venait d'être piqué par un serpent, et il poussa un cri, et il sortit de sa poche une lampe électrique qu'il braqua sur la jeune fille...

Ce fut soudain la panique.

Il courut.

Il ne courut pas seulement comme on court vers l'urgence, mais il courut comme un fou, le corps plié en deux, et il courait en gémissant comme un animal blessé...

Sa course le mena en haut du parc, d'où il venait...

Sur la rue bordée d'arbres qui longeait le parc.

Le long de cette rue, et à gauche sur une rue transversale...

Il entra à la quatrième maison, courut le long d'un trottoir qui menait vers le large porche, muni de moustiquaires.

Une lampe brillait à une fenêtre...

L'homme ne prit pas le temps de frapper, il

fonça dans la maison...

– Juliette ! Juliette!

Une jeune fille se leva d'un fauteuil où elle lisait, dans le salon, et elle vint vers lui.

Il était debout devant elle, haletant, les yeux fous, la bouche tordue...

– Mais qu'est-ce qu'il y a ?

Il prit la jeune fille par les deux bras, à la hauteur du coude.

Il la secouait...

– Lucienne est morte. Elle a été assassinée, elle est dans le parc, sur un banc.

La jeune fille devint affreusement pâle.

– Quoi ? cria-t-elle, qu'est-ce que tu dis là ?

– Je te dis ce que j'ai vu. J'avais rendez-vous avec elle dans le parc, et je l'ai trouvée morte, baignant dans son sang...

– Mais où est-elle ?

– Dans le parc, je te l'ai dit... sur un banc...

Il secouait toujours la jeune fille...



Soudain elle jeta les yeux sur son habit, et puis sur sa jupe...

Elle tendit le doigt en agrandissant les yeux qui devinrent deux soucoupes dans son visage.

Sur l'habit, une grande tache de sang...

Et sur la jupe brune de la jeune fille... du sang aussi.

En la secouant, le jeune homme avait taché la jupe...

Elle essaya de dire quelque chose, n'y parvint pas, et tout à coup s'affala par terre, évanouie...

En tombant, sa jupe un peu relevée révéla un jupon rose, même teinte que la blouse qui surmontait la jupe...

# I

Guy Verchères, l'ex-cambrioleur que sa conscience avait tellement chatouillé au point de le ramener à de meilleurs sentiments et de le faire ranger du côté de la police, était dans le bureau de Théo Belœil, le chef de l'escouade des homicides.

– Je viens te proposer une partie de pêche dans le Nord, avait-il dit à Belœil, en arrivant.

Et Belœil avait questionné :

– Une partie de pêche ? Ah ?... Où ça ?

– À Saint-Donat. Je connais un petit lac où il y a de l'excellente truite.

Belœil supputait l'offre.

– Ça pourrait se faire... Mais pas avant mardi prochain. Je suis pris d'ici ce temps...

Guy fit la grimace.

– J’aurais espéré que nous irions demain.

– Pas avant mardi prochain, c’est final... Et même il faudra que je tire des ficelles pour me libérer alors.

Verchères leva les épaules.

– Fort bien, s’il faut que ce soit ainsi...

Le téléphone sonna.

– Excuse-moi, dit Belœil.

Il décrocha l’appareil et immédiatement son visage se renfrogna...

– Oui... oui ?... Dans le parc Lancaster ?... Bon.. C’est tout ?... Nous y allons...

Il raccrocha et regarda Verchères d’un air faussement martyre...

– Au diable la partie de pêche...

– Un meurtre ? demanda Verchères.

– Oui.

– Tu m’amènes ?

– Certainement... tu ne seras pas de trop... Crime passionnel, apparemment...

– Ah ?

– Oui. Allons-y.

Dans cinq minutes, Belœil avait alerté l'escouade, et ils partaient tous, une voiture remplie de policiers, filant vers la demeure de Juliette Loiselle, dont la sœur Lucienne venait d'être trouvée morte, assassinée selon toute apparence, dans le parc Lancaster.

\*

Un calme plat régnait aux abords de la maison quand Belœil et sa troupe arriva.

Les voisins n'étaient pas encore au courant.

Belœil entra immédiatement suivi de Verchères et des hommes de l'escouade.

Ce fut un grand jeune homme, blond, la mine athlétique, qui leur ouvrit, et les reçut.

– Vous êtes de la police ?

– Oui. Je suis l'inspecteur Belœil, voici Guy Verchères, aviseur de la police... et mes hommes.

– Ah, bon.

– Vous êtes le frère de la victime ?

– Non, je suis son fiancé...

Le jeune homme ravalait sa salive...

D'une voix sourde, il ajouta :

– C'est... c'est moi qui l'ai trouvée...

Belœil le regardait sans répondre.

Verchères, de son côté, scrutait les yeux du jeune homme, essayant d'étudier ce qu'il pouvait y lire...

Belœil repoussa un peu le jeune homme et entra dans le salon.

– La victime est encore dans le parc ?

– Oui.

– Il y a quelqu'un là ?

– Oui, le policier qui fait sa ronde dans le quartier. Je lui ai expliqué tout, et il est allé là en vous attendant, pendant que moi je téléphonais...

– Bon.

Belœil examinait le salon coquet, bien meublé.

– À qui cette maison ?

– Ma fiancée demeurait ici, avec sa sœur.

– Pas de parents ?

– Non, elles vivaient seules.

– Où est l'autre... car vous avez mentionné une sœur ?

– Elle est... là-bas, au parc, avec le constable...

Belœil s'assit dans un fauteuil.

– Racontez-moi ce qui est arrivé...

Le jeune homme tordit ses mains ensemble.

– J'avais rendez-vous avec Lucienne, ma fiancée.

– Où ?

– Dans le parc Lancaster ?

– Pourquoi au parc, à ce temps-ci de l'année ?

– Parce que nous voulions être seuls...

Lucienne aimait les nuits froides d'automne.

Nous voulions causer tranquillement, marcher un

peu, et puis ensuite revenir à la maison retrouver

Juliette, sa sœur.

– Alors ?

– J’ai cessé de travailler à neuf heures, et je suis venu au parc. Je l’ai vue qui était assise sur le banc convenu. Il faisait noir. Je me suis approché et j’ai voulu l’embrasser, mais je me suis aperçu qu’elle était inconsciente. J’avais ma lampe de poche...

– Pourquoi ?

– J’avais cru bon de l’apporter, puisque nous allions marcher dans le parc sombre.

– Non, continuez.

– Alors j’ai éclairé la scène...

Il se cacha la figure dans ses mains, eut un long frisson. !

Quand il se découvrit le visage, il était hagard, et sa bouche remuait en un horrible tic nerveux.

Il poursuivit d’un ton morne, sur un monotone hébété :

– Elle était couverte de sang... quelqu’un lui a défoncé la tête... Elle était morte.

– Comment saviez-vous qu’elle était morte,

demanda Belœil.

Le jeune homme eut une exclamation.

– Comment sait-on que quelqu'un est mort ?...  
On le sait, voilà tout... J'en étais certain...

Il marchait de long en large dans  
l'appartement...

– Mais qui a pu commettre un acte pareil ?  
Qui a pu la tuer ? Elle n'avait jamais fait de mal à  
personne...

Belœil interrompit sa marche d'un geste.

Il tira un cigare de sa poche de veston et  
l'alluma.

– Qu'avez-vous fait ensuite ?

– J'ai couru jusqu'ici, et j'ai raconté ma  
découverte à Juliette, sa sœur.

– Pourquoi ne pas alerter la police tout de  
suite ?

Le jeune homme se passa la main sur le front.

– Je ne sais pas... je ne sais plus... J'ai couru  
ici... instinctivement...



Belœil le regardait fixement.

– Et vous avez travaillé jusqu'à neuf heures ?

– Neuf heures et quinze exactement...

– Où travaillez-vous ?

– À l'usine Canviel Steel & Foundry.

– En quelle qualité ?

– Je suis gérant du personnel.

– Quel est votre nom ?

– Arthur Lenoir.

– Votre âge ?

– Trente ans.

Belœil inscrivit quelques lignes dans son carnet.

– Et la sœur de la victime était ici quand vous êtes entré ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'elle faisait ?

– Elle lisait.

Le fiancé sursauta tout à coup.

– Vous n’allez tout de même pas la soupçonner d’un tel crime ?

Belœil le regarda dans les yeux, et murmura...

– Est-ce que je pourrais avoir raison de croire qu’il existait un sentiment assez fort entre ces deux jeunes filles pour motiver un crime ?

Arthur Lenoir se troubla...

– Non... ce n’est pas ce que j’ai voulu dire... au contraire... Non... Il y avait des différences d’opinion... mais pas assez pour...

Belœil se ferma à demi les yeux.

– Voyez-vous, monsieur Lenoir, je crois que dans tout crime, il faut d’abord et avant tout chercher le plus de suspects possibles. Ceux-ci sont ensuite éliminés par un système d’alibis et d’impossibilités... Un seul demeure et c’est le coupable... Mais d’abord et avant tout, chacun est un suspect. Toute personne qui faisait partie de l’entourage immédiat de mademoiselle Lucienne... Lucienne qui ?

– Loïselle...

– De l’entourage immédiat de Lucienne

Loiselle, donc, devient un suspect jusqu'au moment où on peut la prouver innocente... C'est la loi de la moyenne... quelqu'un a pu commettre le crime... Il s'agit de trouver qui... Je m'entends, bien à ce genre de travail, monsieur Verchères aussi...

– Comptez donc sur nous...

Belœil referma son carnet.

– Venez, nous allons au parc.

### III

Au parc, l'escouade eut vite fait de placer ici et là des projecteurs qui jetèrent une lumière crue sur la scène.

Les caméras firent leur déclic.

D'autres policiers prenaient des mesures.

Un d'entre eux prit les empreintes de la jeune fille, et examina soigneusement le porte-monnaie trouvé dans sa poche.

Le médecin-examineur se pencha finalement et procéda à un examen sommaire.

Pendant ce temps, Belœil faisait décrire au jeune homme les détails de sa découverte.

– Je venais de cette direction, dit Arthur Lenoir, et j'ai aperçu ma fiancée qui était assise sur le banc. Je me suis approché, et j'ai pris place à ses côtés...

– Son silence ne vous a pas paru étrange ?

– Non, je l’attribuais à mon retard.

– À quelle heure deviez-vous venir ?

– À neuf heures.

– Et vous êtes arrivé à quelle heure ?

– Environ neuf heures trente...

– Qu’avez-vous fait une fois assis ?

– J’ai tenté de l’embrasser...

– Et ?...

– Elle était comme molle, comme inconsciente... Je l’ai éclairée avec ma lampe de poche, pour savoir ce qu’elle avait... Elle était morte...

Il montra son veston...

– Je me suis taché de sang...

Il avait dit ça d’une voix étrange, regardant toujours cette tache...

Depuis son arrivée, il avait évité de regarder dans la direction du cadavre.

Mais quelque chose le porta, le força à regarder...

Et il fut saisi d'un frisson convulsif en voyant ce corps inerte, ensanglanté, de celle qui, quelques heures auparavant était encore vivante, et faisait avec lui des projets d'avenir...

Il laissait échapper un sanglot quasi hystérique...

Non loin de là, assise dans l'herbe, l'air hébété, se tenait une jeune fille.

Verchère la montra du doigt à Belœil...

À voix basse, à l'oreille, il murmura :

– Vois ce qu'elle dit... Ça doit être la sœur de la victime...

C'était elle.

Elle avait, elle aussi, le ton hébété de quelqu'un qui ne comprend pas ce qui arrive...

– Je suis Juliette Loïselle.

Elle montra le cadavre...

– C'est... ma sœur.

Belœil hocha la tête d'un air sympathique.

– Je vous comprends. Excusez-moi de vous

importuner...

Elle haussa les épaules...

Elle haussa les épaules mais ne dit rien.

– Racontez-moi ce qui s'est passé ce soir, mademoiselle...

– Lucienne devait rencontrer Arthur à neuf heures...

– Puis ?

– Elle s'est préparée et elle est sortie à neuf heures moins vingt, environ...

– Elle n'était pas nerveuse ?

– Non.

– Qu'avez-vous fait ?

– Je lisais, j'ai lu une bonne partie de la veillée ?

– Vous ne vous êtes pas querellée avec votre sœur ce soir ?

Juliette sursauta...

– Querellée ? Non... pas du tout...

Belœil se mordit la lèvre et regarda

Verchères...

Celui-ci, cependant, ne regardait pas Belœil...

Il regardait sur la jupe d'étoffe brune de la jeune fille, une tache foncée. Il se pencha et posa le doigt sur la tache...

– C'est du sang, mademoiselle ?

Elle regarda...

– Oui...

– Vous vous êtes approchée du cadavre de votre sœur ?

– Oh non, non... C'est Arthur, quand il est venu me dire que Lucienne avait été assassinée...

– Ah ?

– Il avait du sang après son veston, il s'est trop approché de moi, et voilà que je suis tachée moi aussi...

Elle frissonna...

– Le sang de ma sœur...

Elle était pâle, ses yeux étaient fatigués, rouges... il était évident qu'elle était sous le coup



d'une très vive émotion...

Elle se releva du gazon où elle était assise...

– C'est tout, monsieur ? Est-ce que je puis retourner à la maison, maintenant ?

Belœil réfléchit un moment...

– Oui, vous pouvez retourner à la maison...

La jeune fille tourna les talons et se mit en devoir d'escalader la pente.

Théo Belœil s'approcha d'Arthur Lenoir.

– Vous aussi vous pouvez retourner à la maison...

– Merci beaucoup...

Et il se mit à la poursuite de Juliette, afin de la rejoindre...

## IV

Restés seuls, les policiers se remirent au travail.

Comme aucun passant n'avait encore découvert le drame, ils avaient l'avantage de pouvoir travailler en paix.

Belœil appela l'examineur médical.

– Et puis ?

Le médecin était songeur.

– C'est un crime brutal... je dirais que peu de crimes ont été aussi sanglants depuis quelque temps...

Belœil le pressa...

– À quelle heure le crime a-t-il été commis ?

Le médecin fit quelques calculs sur une feuille de papier...

– Neuf heures...

– C'est positif ?

– Oui.

Aucune chance d'erreur ?

– Je ne crois pas, fit le médecin.

– C'est tout ce que vous avez trouvé ?

– La blessure a été causée par une arme pointue... Je crois que nous tenons l'arme du crime, une roche assez grosse, entièrement couverte de sang et à laquelle il adhère quelques cheveux...

– Gardez-la comme pièce à conviction.

– La blessure est à la tête et à la nuque. Deux d'entre les coups ont été fatals...

– Bon...

Belœil releva la tête et s'adressa au policier qui relevait les empreintes.

– Rien ?

Le policier secoua la tête en forme de non.

– Absolument rien...

Belœil hocha la tête.

– C’est normal, nous sommes en automne, les gants sont une pièce vestimentaire usuelle...

Il déclara aux policiers :

– Très bien, amenez le cadavre à la morgue..  
Nous avons terminé ici... Personne n’a rien trouvé ?

Un des hommes dit :

– Pas d’empreintes digitales, pas d’empreintes dans le fourré, excepté la trace du passage d’un corps, ce qui signifie une attaque par derrière... J’ai fouillé les bosquets soigneusement, à la lumière d’un projecteur... Je n’y ai rien trouvé.

– En définitive, rien...

Guy Verchères plaça un des premiers mots qu’il avait eu à dire depuis son arrivée.

À part de mentionner la tache de sang sur la jupe de la jeune fille, il s’était contenté de regarder, d’examiner...

Quand ils furent revenus au bureau de la Sûreté, il se décida à parler...

– Eh, bien, mon gros Belœil, te voilà avec un

problème sur les bras...

Il n'avait pas fini sa phrase que la porte s'ouvrait...

Un des policiers qui avaient accompagné Belœil à l'enquête fit irruption dans la pièce...

– Inspecteur... nous avons trouvé quelque chose...

– Quoi ?

– Sur le banc, quelque chose d'écrit avec du lipstick...

– Sur le bois du banc ?...

– Non, sur le dos d'un carton de cigarettes...

– Quoi ?

– Un nom... voyez.

Il tendit un carton de cigarette... Sur le dos était écrit en effet un nom, un prénom d'homme...

« Roger. »

– Ah, tiens, mais c'est drôle, ça...

Il se tourna vers le policier.

– Comment se fait-il que vous n'avez pas

trouvé ça avant ?

– Je ne sais pas... il y avait son porte-monnaie par-dessus, et nous n'avons pas cru que le paquet de cigarettes dessous pouvait porter quelque chose...

– Et le lipstick, vous l'avez trouvé ?

– Non... c'est-à-dire que nous en avons trouvé un, mais dans la poche du paletot de la jeune fille...

– Ce qui voudrait dire, compléta Belœil, que la victime a eu le temps d'écrire ce nom avant de mourir... Le trait est tremblotant... elle était à l'agonie... Serait-ce le nom de son assaillant ? Aurait-elle reconnu, par hasard, celui qui l'a tuée ?

Il eut une grande satisfaction sur le visage...

– Je crois que nous tenons quelque chose...

Il se leva.

– Allez me quérir Juliette Loïselle au plus coupant, et amenez-la à mon bureau. J'ai des questions à lui poser.

Et pendant que le policier sortait, Belœil alluma son cigare en regardant Verchères avec un sourire de triomphe...

– As-tu parlé d’un problème insoluble, Guy ?

Mais Guy haussa les épaules d’un air découragé...

– St tu avais des yeux pour voir, Théo... Et surtout, si tu connaissais les femmes !

Mais Théo Belœil eut beau plaider, presser, Guy se contenta de sourire ironiquement, à la grande rage de Belœil, mais ne dit pas le fond de sa pensée...

## V

Juliette Loïselle arriva une demi-heure plus tard, escortée par un policier.

Elle était visiblement épuisée.

– Vous vouliez me voir, monsieur Belœil ?

Guy répondit pour le policier.

– Oui, il voulait vous voir. Il lui a pris cette fantaisie, et malgré votre évident épuisement, il va vous questionner... Que voulez-vous, Théo est comme ça. C'est un bon cœur d'homme, excepté quand il est en devoir...

Théo foudroyait Guy Verchères des yeux...

– Toi, Guy, je te prierais de...

– De me mêler de mes affaires, Théo ? Certainement... et pas plus tard que tout de suite... Bonsoir mademoiselle... J'espère avoir le plaisir de vous revoir, lorsque la solution aura été apportée à ce crime...



Puis, sur cette phrase incongrue, et après avoir salué Théo d'un geste sarcastique de la main, il sortit.

– Celui-là, dit Belœil, a le don de me taper sur les nerfs... de m'exaspérer...

Puis il se rassit derrière son bureau, qu'il avait quitté pour venir recevoir la jeune fille.

– Je serai bref, mademoiselle Juliette. Connaissez-vous quelqu'un du nom de Roger ?

Juliette Loïselle porta la main à son sein, en pâlisant...

– Alors c'est lui ? C'est lui qui...

Puis elle se mit la main sur la bouche, comme si elle avait trop parlé...

Belœil exultait.

– Pourquoi dites-vous ça ? Pourquoi croyez-vous que c'est lui qui...

Il laissa traîner la phrase...

Juliette Loïselle se troubla...

Elle balbutia :

– Je n’ai rien voulu dire... C’est... enfin, ce n’est rien... C’est simplement parce que vous avez... mentionné le nom de... Roger.

Mais Belœil était impitoyable.

Il tonna...

– Tout ce mystère ne vous mène à rien de bon. S’il y a quelque chose autant le déclarer immédiatement. Ainsi, tout ira mieux. Notre enquête se poursuivra, et votre sœur sera vengée... C’est ce que vous voulez, n’est-ce pas ?

Juliette Loïselle prononça d’une voix grave :

– Je n’ai pas de plus grand désir que de voir le lâche assassin de ma sœur puni comme il le mérite.

Elle se raidit les épaules.

– Je vais tout vous dire... Vous tirerez vos conclusions ensuite...

Et elle commença une longue histoire.

– Il y a cinq ans, ma sœur sortait assidûment avec un nommé Roger Thibault, un jeune homme qu’elle avait connu à un bal...

– Combien de temps est-elle sortie avec lui ?

– Deux ans.

– Et puis ?

– Il l’a séduite, et elle a eu un enfant de lui...

Belœil sauta trois pieds dans les airs.

– Quoi ?

– Oui.

– Mais alors, quel...

– Attendez, vous allez voir comment vont les choses. Elle a eu son enfant, et puis elle a chassé Roger, qui refusait de la marier... Quelque temps après, elle a rencontré Arthur. Un bon garçon, un excellent parti. Elle n’a rien dit de ce passé troublant, et elle a accepté les faveurs d’Arthur. Il y a deux mois, ils se sont fiancés...

– Elle ne lui a rien confié de son passé ?

– Jamais.

– Avait-elle l’intention de le faire ?

Juliette devint ardente...

– Elle ne voulait pas. Je lui ai dit que c’était un

crime de laisser Arthur, un si bon garçon, dans l'ignorance de cette faute...

– Et que disait-elle ?

– Elle riait... Elle disait qu'Arthur était justement un trop bon garçon, qu'il ne se douterait de rien, et que ce qu'il ne savait pas ne lui ferait pas de mal...

– C'était une source de querelle entre vous et votre sœur... ?

– Oui.

– Et Roger, que devient-il dans tout ça ?

– Je ne sais pas exactement ce qui est arrivé, mais il y a quelque temps, une semaine après l'annonce des fiançailles de Lucienne et d'Arthur, il a téléphoné. J'ai mal entendu ce que disait Lucienne, mais je sais qu'elle disait : « non ! non !... » Finalement, elle sembla céder. Ce soir-là, elle sortit, car c'était un soir où Arthur ne venait pas... elle est sortie, et n'est rentrée qu'à sept heures le matin.

– Ah ?

– Vous voyez ? Vous supposez exactement la

même chose que je supposais ce matin-là... Mais elle n'a pas voulu me dire d'où elle venait...

– Vous le lui avez demandé ?

– Oui, évidemment... La semaine suivante, j'ai vu un billet écrit de la main de Roger, dans un tiroir du bureau de Lucienne...

– Oui ? Comment saviez-vous que...

– C'était l'écriture de Roger, coupa Juliette, c'est très simple. Il a une écriture très distinctive... alors je l'ai reconnue.

Belœil eut un petit sourire.

– Je puis supposer que vous avez lu la note ?

– Oui.

– Que disait-elle ?

– En substance, ceci : « Je ne permettrai pas que tu maries Arthur Lenoir. Tu es à moi, et même si tu m'as chassé, tu restes à moi. S'il le faut, je te tuerai... »

Belœil sauta sur ses pieds.

– Cette note, où est-elle ?

– Je l’ai jetée.

– Vous l’avez jetée ?

– Oui, je l’ai jetée dans la cheminée, pour la faire brûler...

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas. Un accès de rage. Quand j’ai vu que ce Roger devenait un obstacle au bonheur de Lucienne, et en conséquence au mien, car j’aimais profondément Lucienne, j’ai vu rouge, et j’ai jeté le billet au feu... J’ai regretté mon geste par la suite...

– Il était regrettable en effet, dit Théo Belœil. Avec cette note, le nom écrit au lipstick... nous tenions notre homme. Il lui aurait fallu un satané bon alibi, pour se tirer de là...

Il fit signe à Juliette Loïselle...

– Vous pouvez retourner chez vous, mademoiselle... je n’ai plus besoin de vous... Si, attendez une minute... Vous allez me donner le nom et l’adresse de Roger... ce Roger...

– Je vous ai donné son nom tout à l’heure, Roger Thibault... Il demeure à 5678 des Cèdres...

Elle eut soudain un recul...

– Mais écoutez... tout à coup il serait innocent ?

– Nous verrons bien...

– Je ne voudrais pas...

– Mademoiselle, il ne s'agit, pour ce Roger Thibault, que de nous donner un compte rendu de ce qu'il a fait ce soir... voilà tout.

Juliette hocha la tête.

– Et s'il ne le peut pas ?

– Alors il sera arrêté... Tout pointe assez vers lui que nous pouvons l'arrêter sur les preuves que nous avons, quitte à recueillir ensuite d'autres preuves, à mesure que notre enquête se poursuivra... C'est déjà énorme que de savoir dans quelle direction aller...

## VI

Le numéro 5678 des Cèdres était une haute maison de pierre, avec une sobre affiche à la porte :

« CHAMBRES. »

Belœil ne montra aucune hésitation.

Il grimpa les marches du perron, et, dans le vestibule, choisit un bouton au-dessous duquel on lisait :

« ROGER THIBAUT ; Ch. 29. »

Puis Belœil monta, suivi de deux de ses hommes.

Le 29 était au deuxième étage.

Et quand Belœil arriva sur le palier, la porte s'ouvrait, révélant un jeune homme, beau d'allure, revêtu d'une robe de chambre.

Il avait les yeux bouffis de sommeil.



– Oui ? dit-il.

– Je suis l'inspecteur Belœil, de la police.

– Ah ? Et vous trouvez que c'est une heure raisonnable pour venir déranger les gens, vous ?

Il montrait sa montre.

– Regardez-moi ça, une heure du matin !

Roger Thibault était en furie...

– Si vous avez des questions à poser, revenez demain, un autre jour, n'importe quand, mais ayez au moins l'élémentaire décence de ficher la paix aux gens à de telles heures...

Belœil se mit à sourire.

Et comme Roger allait refermer la porte, il interposa son pied...

– Un moment, monsieur Roger Thibault. D'abord, qu'est-ce qui vous porte à croire que je veux vous poser des questions ?

Roger Thibault devint rouge.

– Je ne sais pas, moi... je ne sais pas. La police pose des questions. C'est une habitude et un devoir... c'est tout ce que je sais...

Belœil le repoussa et entra dans la chambre.

Un des policiers alla se poster devant la fenêtre.

L'autre resta près de la porte.

– Je n'ai, en somme qu'une question à poser, monsieur Thibault. Qu'avez-vous fait ce soir ?

Thibault se mâcha la lèvre...

– J'ai fait le pied de grue...

– Pardon ?

– Je dis que j'ai fait le pied de grue. On m'a roulé, on m'a joué un sale tour, on m'a fait tenir la queue du coq...

– Ah ? Et comment ça ?

– J'ai été assez bête de croire à la sincérité d'une certaine jeune fille, elle m'a fait rendre à un certain coin de rue, et j'ai attendu, mais elle n'est pas venue... Je vois bien maintenant que c'est un tour... Une farce de bien mauvais goût...

– C'est une jeune fille qui vous a donné rendez-vous ?

– Oui.

– Une brune aux yeux noirs ?

– Oui...

– Est-ce que ça serait, par exemple, Lucienne Loïselle ?

Roger Thibault prit le bras de Belœil et il serra... fort.

– Comment savez-vous ? Qui vous a dit ? Est-ce qu'il lui est arrivé un accident ?

Belœil soupira.

– Je le sais pour le savoir... Vous allez me raconter toute votre soirée, et si je le juge à propos je vous en dirai plus long tout à l'heure...

– J'avais rendez-vous avec Lucienne Loïselle...

– Mais d'abord, comment avez-vous pris ce rendez-vous ?

– Par téléphone.

– C'est vous qui avez téléphoné ?

– Non, c'est elle.

– Ah ?

– Je ne l’avais pas vue depuis deux ans... alors j’étais bien heureux de la retrouver. Elle m’a dit de la ren...

– Pardon, coupa Belœil, une chose à la fois... vous dites que vous ne l’avez pas vue depuis deux ans ? Sa sœur, cependant, prétend que vous lui avez téléphoné, à Lucienne Loïselle, il y a quelque temps, un mois environ, et que celle-ci est allée vous rejoindre quelque part d’où elle n’est revenue qu’à sept heures le lendemain matin...

Roger s’exclama :

– C’est faux. C’est absolument faux... !

– Pourtant, c’est la déclaration de Juliette Loïselle...

– Elle ment. Je n’ai pas revu Lucienne... depuis... depuis...

– Depuis la naissance de son enfant ?...

Roger devint pâle...

– Ah... vous êtes au courant...

– Oui. Je suis aussi au courant d’autre chose...

Cette note que vous avez écrite à Lucienne... la menaçant de la tuer si elle mariait Arthur Lenoir...

– Arthur Lenoir, son fiancé...

– Ah... je ne savais pas qu'elle était fiancée...  
Qu'est-ce que vous dites, cria tout à coup Roger Thibault, une note ! Mais je n'ai jamais écrit de note à Lucienne... jamais... encore moins pour menacer de la tuer si elle mariait Arthur Lenoir... je ne savais même pas qu'elle devait se marier, et encore moins avec qui !

– Où étiez-vous ce soir à neuf heures ?

– À l'entrée du parc Lancaster.

– Que faisiez-vous là ?

– J'attendais Lucienne. Elle m'avait dit de me rendre là... pour l'attendre qu'elle viendrait m'y rencontrer...

– Vous pouvez prouver que vous étiez là ?

– Mais non...

– Saviez-vous que Lucienne Loïselle avait été assassinée, à neuf heures, dans le parc Lancaster,

à l'autre extrémité d'où vous étiez à l'attendre, dites-vous ?

Roger Thibault chancela...

– Quoi ?... qu'est-ce que vous dites ?

– Vous m'avez compris...

Il tendit la main à Roger Thibault...

– Venez, monsieur Thibault. Je regrette, mais je dois vous arrêter pour le meurtre de votre ex-maîtresse. Vous aviez le mobile, son mariage avec Arthur Lenoir... La preuve est contre vous, et vous admettez même avoir été seul et sans témoin pour le prouver à l'entrée du parc, soit à trois cents verges environ de l'endroit où le crime a été commis...

Roger Thibault accablé, se laissa tomber sur le bord du lit...

– Je ne l'ai pas tuée... !

Mais il se laissa emmener sans aucune résistance.

## VII

Belœil alla se coucher.

Il fit écrouer Roger Thibault, puis alla se coucher.

Il considérait qu'il venait de terminer une bonne journée.

Au matin, quand il revint au bureau, son premier appel fut pour Guy Verchères.

– Je vais aller à la pêche avec toi, après tout...

– Ah ! As-tu arrêté le coupable ?

– Oui.

– Qui est-il ?

– Roger Thibault.

– Connais pas... Quelle est ta preuve contre lui...

– D'abord le nom écrit au lipstick, ensuite une note, malheureusement détruite, mais que Juliette

Loiselle dit avoir été écrite par Roger à Lucienne, et dans laquelle Roger menaçait Juliette de mort si elle se mariait avec Arthur Lenoir.

– La note est détruite ?

– Oui.

– Après ?

– Roger Thibault prétend avoir reçu un téléphone de Lucienne. Celle-ci désirait le rencontrer, dit-il.

– Et il y est allé ?

– Oui.

– Où ?...

– Au parc Lancaster, mais à l'autre extrémité. Il a attendu là. Il n'a pas de témoins et il ne peut prouver s'il était là, ou ailleurs... En somme, aucun alibi...

– Très bien, belle affaire !

– Tu trouves ?

– Oui.

– Alors on va à cette partie de pêche ?



– Pas si vite. Tu travailles de ton côté, et moi du mien...

– Alors tu crois que la cause n'est pas terminée ?

À l'autre bout de la ligne, Guy Verchères riait...

– Je ne sais pas... mon vieux, je ne sais pas... je te dirai ça, demain...

Et il raccrocha, pendant que Belœil, enragé, jurait à son bout de la ligne.

– Quand Guy Verchères eut terminé avec Belœil, il alla s'asseoir dans un profond fauteuil, et réfléchit.

Il passa en revue tout le crime.

Ce qui avait précédé, et ce qui avait suivi.

Il rangea dans un ordre parfait, dans sa tête, les diverses dépositions...

Puis il mit son chapeau, et sortit.

À petite marche lente, il se dirigea vers les quartiers-généraux...

Belœil fut surpris de le voir.

– Si vite, Guy ? Quelle nouvelle m’apportes-tu ?

– Aucune nouvelle, Théo. Je veux seulement consulter la copie sténographiée des interrogatoires auxquels je n’ai pas assisté.

– Ceux de Juliette Loïselle, le deuxième, et de Roger Thibault ?

– Ceux-là, oui.

– Voici, mon vieux, lis-les à ton goût.

Il tendit à Guy un dossier.

Guy prit le dossier...

– Je vais me trouver un petit coin tranquille, un bureau non occupé, et je vais lire ça calmement.

– Très bien.

Guy se trouva un coin, et lut attentivement la déposition de Juliette Loïselle au sujet de Roger Thibault, puis il lut ensuite celle de Roger Thibault.

Comme tout s’ajustait... comme tout allait bien ensemble.

Quand il eut fini, il remit son calepin dans sa poche, et après avoir remis le dossier à Belœil, il partit.

Au taxi qui arrêta à son geste, il dicta l'adresse...

– 5678 rue des Cèdres.

## VIII

La maison où demeurait Roger Thibault avant son arrestation semblait toute aussi sévère le jour que la nuit.

Verchères entra dans le vestibule, et chercha la sonnerie du concierge.

Elle était marquée « A », et indiquait que le concierge logeait au sous-sol.

Verchères y descendit...

Le concierge était un gros homme, assez âgé, à la figure bonasse...

– Oui, nous avons le téléphone dans chaque chambre, répondit-il à la question de Guy. Et nous avons un standard ici, dans le sous-sol.

Il montra une porte un peu plus loin, marquée  
TÉLÉPHONE.

Il entra.

Une jeune fille était assise, lisant un roman à dix sous.

– Mademoiselle ? Je suis Guy Verchères de la police.

Il exhibait son insigne spécial.

La jeune fille parut nerveuse de voir arriver la police.

– Mais... qu'est-ce que... ?

Verchères sourit.

– Rien de bien grave, rassurez-vous... Je veux avoir des renseignements... au sujet de Roger Thibault...

– Ah, oui. La chambre 29.

– Justement.

– Que voulez-vous savoir ?

– Recevait-il beaucoup d'appels ?

– Quelques-uns, oui, mais pas très souvent.

– Dites-moi, étiez-vous en devoir hier soir ?

– Oui. Hier soir, aujourd'hui, congé ce soir, en devoir demain soir...

– Bon. Vous souvenez-vous si Roger Thibault a fait un appel, hier soir, au début de la soirée ?

– Il n'en a pas fait.

– Vous êtes certaine ?

– Oui. Il a reçu un appel, cependant, une femme l'a appelé...

– Bon, bon, bon...

– Mais il n'en a pas fait...

– C'est tout ce que je voulais savoir, mademoiselle, merci beaucoup...

Il sortit.

Cette partie de son enquête se révélait fructueuse.

Il prit une autre note' dans son calepin.

Puis, le calepin remis en poche, il se frotta les mains et partit, cette fois en direction du bureau de la Canival Steel & Foundry.

Il n'eut pas de difficultés à voir Arthur Lenoir. Celui-ci avait l'air d'un homme qui n'avait pas dormi, les yeux bouffis, le regard sombre.

– Je m’excuse de vous importuner, monsieur Lenoir...

Il eut un geste d’impatience...

– Je croyais que le coupable avait été arrêté. Les journaux du matin en faisaient une grande manchette.

– Il a été arrêté, oui, dit Guy, mais je ne suis pas convaincu que cet homme soit le coupable. De toutes façons, nous n’avons pas assez de preuves contre lui. alors l’enquête se poursuit.

– Que voulez-vous savoir de moi ?

– Des choses assez banales, en somme...

– Mais encore.

Guy essayait de ramener Arthur Lenoir à une attitude plus expansive.

Tant qu’il restait hargneux, il n’y avait pas grand moyen de tirer de lui les confidences qu’il essayait d’avoir.

– Écoutez, monsieur Lenoir, je crois qu’il vaut mieux pour moi ne pas vous poser de questions, et de m’en aller. Dans le moment, vous êtes

troublé par ce drame, et votre chagrin vous fait perdre un peu de perspective. Si je viens vous harceler aujourd'hui, c'est tout simplement pour qu'un criminel soit puni. Si vous vous objectez à ce que mon travail, qui est votre vengeance se fasse, il vaut mieux que j'attende de vous rencontrer dans un meilleur état d'esprit.

Lenoir regardait Verchères.

Soudain il eut un faible sourire.

– Je m'excuse, monsieur Verchères. Je n'aurais pas dû... vous avez raison, le chagrin me fait perdre mes perspectives... Questionnez-moi, je vous assure que je vous répondrai sincèrement.

– Il y a longtemps que vous connaissez Lucienne Loïselle ?

– Exactement un an, presque jour pour jour.

– Vous, l'aimiez ?

– La question se pose-t-elle, monsieur Verchères ?

– En effet, je manque de tact. Pardonnez-moi...



– De rien...

– Et quelle était la vie de Juliette et Lucienne Loiseau ?

– Une vie simple et calme.

– Elles travaillaient ?

– Non.

– Elles avaient des revenus indépendants ?

– Oui, environ quinze mille dollars par année...

– Comment avez-vous connu Lucienne Loiseau...

Lenoir eut un geste des épaules.

– Franchement, je ne vois pas...

– Vous croyez que je pose des questions qui n'ont rien à voir avec le crime ? Mais oui ! Si vous saviez comme les réponses à ces questions d'apparence innocentes sont importantes, en somme...

– Alors voilà... j'ai connu Juliette d'abord. J'ai même sorti quelques fois avec elle. Puis, j'ai rencontré sa sœur, et avec la permission de

Juliette, je me suis mis à fréquenter Lucienne...

Guy se frottait le menton.

– Les deux sœurs s’entendaient bien ?

– Naturellement... il y avait bien les petites dissensions ordinaires, inévitables, mais à part ça, bonne entente.

– De votre côté, vous vous entendiez bien avec Juliette ?

– Oui.

– Avez-vous déjà entendu parler de Roger Thibault ?

Le visage de Lenoir eut un spasme soudain.

– Oui.

– De quelle façon ?

– D’une étrange façon... mais, si vous me le permettez, Je préférerais ne pas parler de ce sujet...

Guy frappa le grand coup.

– Parce qu’il a été l’amant de Lucienne, monsieur Lenoir.

Arthur Lenoir bondit de sa chaise.

– Qui vous a dit ? De quel droit parlez-vous ainsi de ma fiancée ?

– Parce que je sais tout, monsieur Lenoir. Je sais qu'elle a été sa maîtresse, et je sais aussi que Lucienne a eu un enfant de lui. Je sais tout ça...

– Mais qui vous l'a dit ?

– Vous seriez bien surpris... Et vous, monsieur Lenoir, qui vous l'a dit ?

– Un ami.

– Ce n'est pas Lucienne ?

– Non.

– Elle ne vous a jamais rien dit ?

– Non.

– C'est un ami qui vous a raconté ?

– Oui. Pour me rendre service, m'a-t-il dit... Même que le rendez-vous que j'avais hier soir avec Juliette, c'était pour discuter de cette chose que je venais d'apprendre.

– Ah ?...

– Oh, je sais que je me place en bien mauvaise posture en avouant ça, mais je suis franc, moi, même à mon propre détriment. J'avais rendez-vous avec Lucienne, en cet endroit désert, parce que je voulais discuter de cette chose tranquille sans être dérangé par qui ou quoi que ce soit...

– Étiez-vous l'amant de votre fiancée ?

– Non.

– Et vous vouliez régler le cas, c'est ça ?

– Oui.

– Aviez-vous l'intention de rompre ?

Lenoir protesta vivement.

– Non. Son passé était mort. Mais je tenais à ce que le secret n'existe plus entre nous. Je ne le trouvais pas normal, ce secret...

– Vous n'aviez donc aucune animosité contre Lucienne ?

– Non. Je suis logique. Si Lucienne avait un amant, en ce temps-là, cela la regardait et je ne me connais pas de droit qui me permette de le lui reprocher, puisque moi-même j'aurais bien pu

avoir une maîtresse...

– Vous êtes logique, en effet, mais d'une espèce rare...

Verchères se leva.

– Ainsi, vous saviez...

– Il était songeur...

Lenoir s'approcha de Verchères.

– Je tiens cependant à vous dire ceci, monsieur Verchères. Quoi que vous fassiez de moi, souvenez-vous toujours de ce que je vais vous déclarer. Je ne suis pas coupable. J'aimais trop Lucienne pour lui faire le moindre tort. Si Lucienne a été tuée, ce n'est pas par moi.

Il s'appuya contre son pupitre et se croisa les bras.

– Et maintenant, faites ce que vous voudrez. Je vous avoue que je n'ai pas même le courage moral de protester.

Mais Guy sourit.

– Les choses ne se font pas ainsi, monsieur Lenoir. Ma première théorie tient encore, et cette

théorie ne vous inclut pas.

Il se tourna pour partir, mais dans la porte, il regarda Lenoir.

Il était pensif...

– Tiens, rendez-moi un service. Je veux faire une petite fouille dans la maison de la victime, et je ne voudrais pas être dérangé. Pourriez-vous inviter Juliette à dîner, par exemple. Quelque chose qui laisserait la maison vide de sept heures à dix heures, environ ?

– Certainement, avec plaisir.

– Et le secret le plus absolu, même à Juliette ?

– Certainement, monsieur Verchères.

Guy sortit, et se rendit chez lui.

## IX

À sa montre, il marquait trois heures de l'après-midi.

La journée avait été fructueuse.

Une seule chose manquait à la preuve, mais quand cette chose-là serait trouvée, tout irait fort bien...

Guy nota encore quelques petites choses dans son calepin.

Puis il se coucha.

Il se coucha parce que des interrogatoires comme celui qu'il venait de terminer, où la psychologie jouait le plus grand rôle, sont extrêmement fatigants, et il dort.

Il dort sans rêve.

Un sommeil lourd et pesant, un repos total de tout l'être.

Puis, à six heures, il se leva, prit une douche, et mangea du homard qu'il prit dans le frigidaire.

– J'ai besoin de poisson, murmura-t-il, c'est bon pour les méninges.

Cette saillie le fit sourire, et c'est dans une humeur excellente qu'il quitta son appartement pour se rendre à la maison des jeunes Loïselle.

À sept heures, à ce temps-là de l'année, il fait noir.

Quand il arriva devant la maison, il y avait de la lumière dans une chambre du haut.

Alors il passa tout droit, et alla se poster un peu plus loin.

À sept heures quinze, un taxi arrêta devant la maison, il vit Lenoir qui en descendait.

Il tenait un paquet ressemblant à des fleurs.

Verchères sourit de nouveau.

Le type jouait bien son rôle. Voilà qu'il apportait des fleurs...

Un temps se passa, et Lenoir sortit de nouveau, suivant cette fois une jeune fille en robe



longue...

Une magnifique cape de fourrure.

Verchères était assez proche pour percevoir que la jeune fille était mise impeccablement.

– Diable, elle est chic... !

Et tout à coup, son visage s'éclaira. Voilà qu'il tenait, avec cette seule phrase, presque toute la preuve. Il ne restait même rien à trouver.

S'il trouvait quelque chose à la maison, ce ne serait que pour accabler encore plus le coupable.

Car dans cette constatation du chic de Juliette Loiselle, le fait que la jeune fille savait s'habiller était la clé de tout le mystère, et pointant immédiatement vers le criminel...

Guy jubilait.

Mais il ne s'absorbait pas tellement dans ses pensées qu'il ne vit venir le taxi.

Il se retourna, fit mine d'allumer une cigarette contre le vent pour mieux dissimuler son visage.

Quand le taxi fut loin, Verchères marcha lentement vers la maison Loiselle.

Il monta sur le porche, et referma la porte grillagée derrière lui.

Le toit bas de la véranda, les grillages, l'obscurité, tout conspirait pour lui assurer un abri durant son travail de cambriolage.

De la rue, on ne pouvait certainement pas le voir, alors qu'il forçait la serrure à l'aide d'un petit outil d'acier.

Cet outil avait ceci d'avantageux qu'il ne laissait aucune trace.

Un effort...

Un déclic...

La porte était ouverte.

Verchères la referma une fois entré, et il sortit une petite lampe sourde.

À l'aide de cet éclairage minuscule, il se dirigea vers les chambres du haut.

À gauche une chambre en désordre, où traînaient encore des vêtements enlevés récemment.

Celle probablement de Juliette, où elle venait

de se changer pour sortir avec Arthur Lenoir.

L'autre, rangée, déserte, avec l'apparence qu'ont les pièces inhabitées...

Verchères entra dans l'une des deux chambres, et se dirigea vers la garde-robe.

Il l'ouvrit et chercha.

Il chercha longtemps, repassant chaque vêtement l'un après l'autre, fouillant dans les poches, tâtant partout.

Finalement, il trouva.

Avec une exclamation joyeuse, il mit la main sur ce qu'il cherchait.

Puis il redescendit, et sans plus s'occuper du reste de la maison, il fit un paquet de ce qu'il avait trouvé, l'emballant dans une feuille de papier apportée exprès.

Puis, par le même chemin qu'il avait employé pour entrer, il sortit, referma la porte, sortit sur le trottoir.

Ni vu ni connu.

Il ne restait aucune trace de cette nouvelle

sorte de cambriolage.

Et jamais on ne s'apercevrait que des choses avaient été prises...

Du moins, pas tout de suite.

Il marcha rapidement vers le coin de la rue, vit venir un taxi vide, et le héra.

– Bureau de la Sûreté, dit-il.

Dans le taxi, il passa en revue les différentes épisodes de l'affaire.

Se souvenant des interrogatoires, et prenant en considération, et son entrevue de l'après-midi, et ce qu'il venait de découvrir à la maison des jeunes filles, il se sentait certain de son affaire.

– Je tiens, en définitive, se dit-il, la clé de l'affaire...

À la Sûreté, Belœil travaillait encore.

– Tu vois, je prenais de l'avance afin de pouvoir quitter le bureau quelques jours, dit-il.

– Pour la partie de pêche ?

– Justement.

– Tant mieux.

– Alors, contrairement à ton opinion de cet après-midi, tu crois que nous pourrions y aller, à la pêche ?

Verchères eut une affirmation catégorique, de la tête.

– Certainement que je le crois.

– La cause est finie, d’après toi ?

– Écoute, Théo Belœil, ne fais pas de sarcasme. La cause est finie, en effet, et je tiens le coupable.

– Et qui est-il, Roger Thibault ?

– Je n’en suis pas certain.

– Tu n’en es pas certain et tu dis que la cause est réglée ? Tu as du toupet, toi.

– Je dis que je n’en suis pas certain, parce qu’il ne me reste à faire que la confrontation des preuves, devant tous les acteurs du drame, pour en être certain.

– Et c’est ce que tu veux faire ?

– Oui.

– Quand ?

– Ce soir même.

– Oui, ce soir. Tu as Roger Thibault en cellules, il est donc facile à amener ici.

– Oui, évidemment, mais les autres ?

– Il n’y en a que deux autres, Juliette Loïselle et Arthur Lenoir. Ces deux-là sont aussi faciles à cueillir. Ils sont partis dans le taxi T-4327 de la compagnie Éclair-Taxi. Tu n’as qu’à demander au chauffeur. Il te dira où ils sont à dîner.

Verchères alluma une cigarette.

– Si, par ailleurs, tu es patient, poste un homme devant la maison Loïselle, et quand nos deux moineaux arriveront, il les amènera ici.

– C’est tout ?

– C’est tout.

– Très bien, je vais retracer par le taxi.

Belœil décrocha son appareil téléphonique et donna quelques instructions, ajoutant le numéro de permis du taxi.

Puis il se rassit, sortit un jeu de carte et offrit à

Verchères :

– Une petite partie ?

Verchères acquiesça, et les deux hommes, oubliant momentanément la poursuite des criminels qui était chez eux un gagne-pain aussi bien qu'une vocation, s'absorbèrent dans leur jeu.

Une heure plus tard, deux détectives introduisaient Juliette Loïselle et Arthur Lenoir dans l'appartement...

– Qu'est-ce que cela signifie, dit la jeune fille.

Mais Belœil ne lui répondit pas.

– Avez-vous eu de la misère à les retracer ? demanda-il au détective en charge.

– Pas du tout. Seulement le temps de mettre la main sur le chauffeur en question.

Belœil se tourna vers la jeune fille et son compagnon.

– Asseyez-vous.

Puis il dit au détective :

– Faites lever l'écrou pour Roger Thibault et amenez-le ici sous bonne garde.

Quelques minutes plus tard, pendant que Lenoir et Juliette Loïselle regardaient, inquiets, le développement que prenait l'affaire, Roger Thibault entra, escorté de deux détectives fortement charpentés.

Belœil fit signe à ses hommes.

Ceux-ci stylés, se placèrent, l'un devant la porte, l'autre devant la fenêtre.

Belœil dit à Guy Verchères :

– Voilà, mon vieux, ta scène est prête, maintenant, va de ton petit discours...

– Mon petit discours est très simple, dit Guy Verchères. Roger Thibault, que vous voyez ici, est innocent de tout crime. Il n'a pas tué Lucienne Loïselle.

« Arthur Lenoir est tout aussi innocent... »

Il pointa un doigt accusateur...

– Vous, Juliette Loïselle, vous avez tué votre sœur ?



## X

Une bombe atomique pétant en plein milieu du bureau de Belœil n'aurait pas produit de plus bel effet.

Roger Thibault dit :

– Ah, mais ça alors.

Arthur Lenoir s'épongea le front en murmurant...

– Qui aurait dit...

Juliette Loïselle se précipita vers le pupitre de Belœil, et elle se mit à tambouriner le bois vernis de ses deux poings fermés, en criant à tue-tête :

– Ce n'est pas vrai ! Il est fou ! Ce n'est pas vrai ! C'est Roger Thibault qui a tué.

Mais Verchères la ramena doucement à sa place.

– Bon, entendu, mademoiselle, disons que

vous me laissez parler, maintenant...

Il s'épongea le front à son tour.

– C'est très simple, en somme, et je n'aurais jamais eu la solution sans le plus pur hasard...

« Une question de jupe et de robe. »

« Quand nous sommes arrivés sur les lieux du crime, j'ai remarqué que mademoiselle Juliette était étrangement habillée. »

« Elle portait une jupe, mais sa blouse, le corsage, le haut de cette jupe ressemblait plutôt à un haut de robe. »

« J'ai regardé plus bas, lorsqu'elle était assise par terre, et j'ai vu ce qui pouvait passer pour un jupon, mais qui ressemblait étrangement à la blouse, au haut de robe. J'ai tout de suite conclu qu'elle avait cette jupe brune PAR-DESSUS sa robe... »

« Mais pourquoi ? Cela m'a travaillé longtemps... Il pouvait y avoir une explication fort simple à cette chose... mais d'autre part, il pouvait y en avoir une autre... moins simple. Je me suis donc abstenu de découvrir mes doutes à

Juliette Loïselle... »

« Si elle avait une jupe, ne serait-ce pas parce qu'elle voulait dissimuler quelque chose... Mais quoi ? »

« Dans un cas où le sang est répandu, ne serait-ce pas du sang qu'elle voulait cacher ?... Mais elle en avait déjà, du sang sur sa jupe... Cependant, ce sang avait une explication plausible. Juliette Loïselle avait même pris la précaution de s'évanouir pour bien le faire remarquer, ce sang... N'est-ce pas monsieur Lenoir ? »

Le jeune homme fit signe que oui.

Juliette Loïselle cria :

– Ce sont des inventions. Il aime à s'entendre parler...

Mais Belœil, soudain intéressé, lui fit signe de se taire.

Verchères continua :

– Donc, un point d'acquis. Juliette Loïselle avait endossé une jupe par-dessus sa robe, pour deux raisons : d'abord pour cacher du sang, et

ensuite parce qu'elle était trop pressée pour se permettre un changement complet de vêtements. Et si elle était ainsi pressée, n'était-ce pas à cause de la petite excursion dont elle revenait... ? »

« J'avais ce point, il s'agissait de le prouver. »

« J'ai cambriolé votre maison ce soir, mademoiselle Loïselle... pendant que vous étiez à dîner avec monsieur Lenoir. D'ailleurs, il était mon complice dans cette affaire, puisqu'il vous a amené dîner pour vider la maison... »

La jeune fille se tourna vers Lenoir, et voulut lui égratigner le visage.

Mais l'un des détectives s'avança et la retint.

– Aussi bien lui mettre les menottes tout de suite, dit Belœil, elle peut devenir plus dangereuse, à mesure que le temps passe...

Le détective obéit.

Juliette Loïselle jurait, entre ses dents...

– Je n'ai pas fini, dit Verchères... vous avez essayé de rejeter les soupçons du crime sur Roger Thibault. Vous avez prétendu qu'il avait pris rendez-vous avec votre sœur... »

« Ce n'est, pan vrai. Il n'a jamais téléphoné à votre sœur, et il n'a jamais pris de rendez-vous avec elle, après qu'elle l'eut chassé... C'est une invention que vous pouviez faire en toute sécurité, puisque personne, ne viendrait vous démentir autre que Roger Thibault, et son démenti ne comptait pas. »

« Bien plus, hier soir, ce n'est pas Thibault qui a appelé, mais VOUS qui lui avez téléphoné de se rendre au parc Lancaster. Il vous a prise pour votre sœur. Ainsi, il se trouvait non loin de la scène du crime, et il l'admettait candidement, n'ayant rien à se reprocher. Vous, de votre côté, en forgeant cette histoire du retour de Roger Thibault, vous l'impliquiez tellement qu'un policier ayant hâte de solutionner le crime se hâterait de lui mettre la main au collet. C'est ce qui est arrivé... Il est malheureux, cependant que j'aie vu la tache de sang... et une autre chose, bien plus importante encore... Ce nom écrit sur un carton de cigarettes, ce nom de Roger, cet autre indice pointant vers Thibault, savez-vous que je me suis aperçu immédiatement, sans connaître l'écriture de Lucienne, que ce n'était

pus elle qui l'avait écrite, cette note, mais vous ?  
Et savez-vous comment ? »

Il tira un bâton de rouge à lèvres de sa poche.

– C'est pourtant tout à fait simple. Votre sœur était blonde, et portait du rouge de cette couleur-ci... vous êtes brune, et vous portez du rouge à lèvres foncé... Et voyez le paquet, il est là sur le pupitre de Belœil, voyez-vous bien que c'est là VOTRE couleur de lipstick ? »

Juliette se renfrognait dans sa chaise, se sentant perdue.

– Et ce n'est pas tout, continua Verchères. Je parlais tout à l'heure d'un cambriolage à votre maison... Voici le résultat.

Il déplia le papier entourant son paquet...

Il tira une robe rosé.

– Voyez la robe en question. C'est bien une robe de Juliette Loïselle, monsieur Lenoir ?

– Oui.

– Vous reconnaissez ce haut ?

– Oui.

– C'est bien le haut qu'elle avait le soir du crime ?

– Oui.

– Maintenant, voyez la tache de sang, sur le bord de la robe, en bas...

– C'est lui qui m'a tachée, cria Juliette.

– Non, mademoiselle. Monsieur Lenoir avait du sang sur son veston, à gauche aussi. Il n'aurait pu vous tacher du côté gauche, s'il vous tachait en même temps du côté droit... Comprenez-vous ?

Elle se ferma le visage.

– Mettez tout ça ensemble, et vous avez déjà une bonne preuve. La tache de sang sur la robe, la question du lipstick, l'appel fait à Roger, et que je puis prouver par la téléphoniste à la pension de Thibault... Puis, il y a autre chose...

Verchères tira une enveloppe de sa poche.

Il en tira un papier.

– C'est vous qui avez écrit ça, mademoiselle Juliette Loïselle ?

Elle examina l'écriture...

– Non, ce n'est pas moi, je n'écris pas du tout comme ça...

– Connaissez-vous cette écriture ?

Elle examina longuement le papier.

Triomphante, elle répondit ;

– Non, je ne la connais pas...

– Voilà ta dernière preuve, Belœil, dit Guy. Juliette Loïselle, en parlant de Roger Thibault et des supposées avances qu'il aurait faites récemment à Lucienne, parle d'une note de menaces dont elle aurait immédiatement reconnu l'écriture comme étant celle de Roger Thibault... Elle ment, ce que je viens de lui montrer là, je le savais d'avance, et c'est un piège que je lui ai tendu, c'est justement un spécimen de l'écriture de Roger, qu'il a bien voulu me donner quand je suis venu le voir aux cellules, ce matin...





Cet ouvrage est le 572<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.